

Impressions et souvenirs des séances de Wahington : (Conseil international des femmes)

Autor(en): **Zellweger, Elisabeth**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de
l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **13 (1925)**

Heft 216

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de l'alcoolisme en Suisse. Cette situation alarmante impose une nouvelle votation à bref délai, mais pour que celle-ci aboutisse à une solution satisfaisante, il faut que le public ait une connaissance plus approfondie de la question et qu'il en saisisse la gravité.

Dans ce but, la Fédération des Sociétés antialcooliques genevoises organise une exposition qui aura lieu du 12 au 24 septembre, à la Maison Communale de Plainpalais. Afin de la rendre accessible à chacun, l'entrée en sera gratuite, ainsi que toutes les manifestations qui s'y rattacheront. Ceci impliquant un budget très chargé, la Commission d'organisation recevra avec reconnaissance l'aide pécuniaire, si modeste soit-elle, de quiconque, associations ou particuliers, approuvera son effort et voudra s'y associer. (Compte de chèques postaux I. 2958). (Communiqué.)

Impressions et souvenirs des séances de Washington

(Conseil International des Femmes)

A travers le Canada.

Soixante-quinze déléguées, qui ont déjà fait bonne connaissance sur le paquebot durant leur commun voyage, vont encore resserrer ces liens en traversant le Canada, dont les Associations féminines les ont si cordialement invitées qu'aucune d'entre elles, certes, ne regrette d'avoir ainsi appris à connaître la chaude hospitalité des Canadiennes. Qu'il est donc commode de voyager de la sorte, étiquetées et numérotées, et partout accueillies comme des hôtes de choix ! Il est vrai que nous ne verrons pas grand chose de Montréal, où nous arrivons si tard que nos aimables hôtes qui nous ont attendues si longtemps peuvent tout juste nous conduire à notre lit, et nous expédier le lendemain matin à Ottawa, où nous trouvons un lunch gigantesque, agrémenté naturellement d'une foule de discours ! Ensuite une promenade en auto, une réception avec thé, un dîner... et cela recommence le jour suivant. Mais pour fatigant que soit ce voyage, qu'il est donc réconfortant moralement !... et cela malgré les discours, dont nous avons entendu 65, pas un de plus, pas un de moins, si bien qu'à la fin on ne savait plus à quoi adresser des éloges, tout, depuis les maris jusqu'aux volailles, dont nous étions nourries à satiété, ayant eu son tour de louanges. Il aurait été beaucoup plus expéditif et aurait atteint le même but de charger l'une de nous de dire en un seul

speech que nous étions charmantes, que le Canada est charmant, et que lorsque des gens charmants se rencontrent, tout est forcément charmant ! Ce qui est réjouissant est de constater de quelle façon sont accueillis Lord et Lady Aberdeen, qui ont été ici gouverneurs, il y a bien des années, et quels souvenirs ils ont laissés.

A la fin de la semaine, nous arrivons aux chutes du Niagara, malheureusement par la pluie, ce qui empêche toute festivité. Et l'après-midi, nous passons sur le fameux pont qui conduit aux Etats-Unis et nous prenons conscience de la grandeur des chutes et du tonnerre des eaux qui bouillonnent sans arrêt.

L'arrivée.

Nous avons voyagé toute la nuit, et malgré la fatigue, nous sommes excitées par la perspective de ce qui nous attend. Nous sommes accueillies amicalement, malgré la corvée de l'inévitable photographie qui nous fait perdre au moins une demi-heure. Et enfin, il nous est permis de nous occuper de nos malles, qui ont toutes été expédiées collectivement, ce qui fait qu'il faut encore un certain temps avant que nous puissions joyeusement renouer connaissance avec nos bagages et nous installer avec eux à l'hôtel.

Nous avons été logées au Grace Dodge Hôtel, qui appartient à l'Union chrétienne de Jeunes Filles, et qui est un très bon hôtel, mais qui n'accepte que la clientèle féminine. L'après-midi, nous aimerions bien lire nos lettres, mais elles sont enfermées dans le bâtiment des séances où nous ne pénétrons que le lendemain, et nous partons pour une visite de la ville.

Washington est dans l'éclat de cette journée de printemps, et nous apparaît comme une cité-jardin. Le soir, point de dîner officiel ; le dimanche, libre à nous de fréquenter les différents cultes ; et l'après-midi enfin, nous abordons l'« Auditorium » où nous prenons possession de ce courrier d'Europe désiré depuis longtemps.

La salle des séances.

Nous nous attendions à trouver une merveille dans cet « Auditorium » de Washington, mais il nous déçoit. Le bâtiment, encore inachevé, est nu et en désordre, et l'on s'y perd facilement. C'est curieux comme un édifice peut avoir d'influence sur l'im-

Voulez-vous connaître l'activité des femmes au B. I. T., depuis les déléguées gouvernementales aux modestes employées (rapport de M^{lle} Mundt), ou les postes occupés par des femmes à la S. d. N. (notice par M^{lle} Collin) ; désirez-vous savoir les noms et les œuvres de l'imposante cohorte des femmes auteurs genevoises (étude de M^{lle} Pauline Long), ou des journalistes (par M^{me} Preis) ? lisez ces notices alertes et vivantes que suivent les renseignements sur les femmes à la Faculté des Lettres (M^{lle} Pauline Long), à la Faculté des sciences économiques et sociales (M^{me} Chenevard-de Morsier), à la Faculté de droit (M^{me} Schreiber-Fabre), et à celle des sciences (M^{me} Zender, Montet, Welt et Schaezel). Ces pages abondent en renseignements précieux, voire même en traits pittoresques, tels la réhabilitation tout au moins imprévue de la sorcière brûlée autrefois sur la place Neuve, l'anecdote sur la fille de Linné, ou le beau zèle botanique des dames genevoises du XVIII^{me} siècle. Quel chemin parcouru par les femmes depuis l'époque reculée où, dans une antique chronique médicale genevoise, il est écrit « que les femmes ne feraient profession de traiter aucune maladie » !

3. La brochure *Pour l'Entente des Peuples, Voix de France, d'Allemagne et d'Angleterre*¹, réunies par M^{me} Claparède-Spir, avec préface de M. Ferdinand Buisson et postface du professeur Ruysen, est dédiée aux jeunes de tous les pays qui aident vaillamment aujourd'hui à forger un monde meilleur, et à ceux qui ont donné héroïquement leur vie hier, dans l'espérance de servir ce grand idéal. Le but de M^{me} Claparède-Spir est « de favoriser une meilleure connaissance et compréhension des élites éclairées de tous les pays, de démontrer l'unité de la pensée et la solidarité morale, par delà les frontières, de contribuer ainsi à un rapprochement des esprits plus nécessaire que jamais aujourd'hui. »

Ce petit recueil se lit avec un singulier intérêt et vient à son heure pour éclairer plus d'une conscience troublée par les temps

¹ Presses universitaires de France, boulevard Saint-Michel, Paris.

pénibles que nous vivons. Ceux et celles dont on nous cite l'opinion appartiennent à tous les milieux, anciens combattants, hommes de lettres et journalistes, évêques et archevêques, pasteurs, abbés et professeurs, hommes d'Etat, généraux et juristes, femmes à la tête de grandes œuvres sociales ou philanthropiques, etc. Tous ont le même grand cœur ; tous cherchent par dessus les frontières, au delà des égoïsmes et des chauvinismes, les moyens bénis d'établir des temps nouveaux où s'épanouiront librement en une floraison magnifique, justice, fraternité et paix.

Le lecteur éprouve une grande satisfaction, un apaisement infini, à reconnaître, après avoir fermé le petit livre de M^{me} Claparède-Spir, que, comme le disait la regrettée M^{me} Schlumberger, il n'est pas nécessaire, pour aimer sa patrie, de haïr celle des autres.

4. Les trois brochures précédentes sont écrites par des femmes, la quatrième et dernière est une production masculine, mais qui parle des fleurs... fleurs et femmes sont sœurs, dit la moitié d'un vieil alexandrin. Je ne ressens, pour ma part, aucun orgueil de la flatterie du poète, car il est des fleurs auxquelles je craindrais de ressembler : les pivoines vaniteuses et bouffies, les bégonias criards, les orobanches livides et gonflées de suc volé, et toutes celles qui distillent des poisons. Mais ce n'est que de fleurs charmantes que traite M. E. Chouet, ancien élève diplômé de l'Ecole d'horticulture de Châtelaine. *L'art d'utiliser les fleurs pour la plaisir des yeux* étudie les fleurs « chez soi », — « au jardin », — « au corso », et ne coûte que la modique somme de 1 franc. Ces trois courtes études sont précédées d'un peu d'histoire, en guise de préface ; à les lire, nous apprenons de bien gentilles choses sur les fleurs, dont M. Chouet parle en amoureux fervent de leur fragile splendeur.

Voulons-nous, telle Jenny l'ouvrière de romantique mémoire, enrouler notre fenêtre, ou notre balcon, ou bien aussi parer la maison de bouquets et de jardinières fleuries : apprenons de l'auteur à choisir les plantes les mieux appropriées à leur destination, à

pression générale d'un Congrès : je pense, par exemple, aux vastes salles du Palais du Parlement norvégien à Oslø, aux confortables locaux de l'Union chrétienne de Jeunes Filles à Copenhague, et je commence à croire que les maisons sont habitées par de bons ou par de mauvais esprits. Ici, il ne fait pas chaud. Les salles nues ont l'air de prisons ; le restaurant logé au sous-sol n'invite pas à manger de bon appétit ; dans la vaste salle où se tiennent les séances plénières, on se sent perdu, et les membres du Comité n'ont point de contact avec nous. Est-ce pour cela que nombre des participantes ne peuvent se débarrasser d'un sentiment de malaise et aspirent ardemment à retrouver leur foyer ? C'est possible, mais la cause essentielle de cette impression constante que nous avons d'être à l'étranger est surtout l'esprit américain.

L'atmosphère générale.

Car cette atmosphère nous est et nous demeure étrangère. Il est difficile de dire pourquoi, car ce sont plutôt des impressions que nous ressentons constamment sans pouvoir les étayer sur des faits. L'accueil que nous rencontrons est tout à fait aimable, mais l'on devine cependant que nous ne sommes pas complètement les bienvenues. Nous l'avons déjà senti, lorsque, au cours de notre voyage en Canada, nous avons été informées subitement que la réception annoncée à New-York n'aurait pas lieu, et que nous devions nous rendre directement à Washington. Pourquoi ? c'est ce que nous n'avons jamais pu savoir, et les bruits qui ont couru étaient très variés, les uns attribuant ce changement de plan à ce que l'on nous prenait pour un groupement bolchéviste, les autres à ce que l'on nous reprochait de faire de la propagande pour la S. d. N., les autres, enfin à ce que l'on avait pas à New-York envie de nous voir...¹ Or, comme nous n'avons jamais cessé de sentir ces « courants souterrains », nous finîmes par éprouver très vivement que le terrain sous nos pieds n'était pas sûr.

Tout cependant a bien fini. On avait fait de grands préparatifs pour nous recevoir, et chaque jour avait lieu un thé ou une réception. Mais il y manquait cette prévenance aimable, à laquelle nous sommes habituées dans le Vieux-Monde. Le seul fait que nous étions logées dans des hôtels créait déjà une situation spéciale, car, de la sorte, nous n'avons pas pu apprendre à connaître les Américaines chez elles. Il est vrai que la majorité d'entre elles n'ont pas un chez « elles », au sens que nous donnons à ce mot : elles vivent dans des clubs ; et quand nous visitons ces clubs, si nous ne pouvions assez admirer leurs dimensions et leur confort, nous ne les aurions pas échangés contre nos homes qui nous tiennent bien trop à cœur. C'est pourquoi au Canada, nous avons

¹ Dans un excellent article, *Much ado about nothing*, qu'a publié le journal féministe américain, *The Woman Citizen*, Mrs. Chapman Catt explique les causes toutes simples de ce changement de plan, que l'on eut le tort de ne pas dire franchement aux congressistes. L'article de Mrs. Catt remet au point bien des malentendus qui ont contribué certainement à créer au Congrès de Washington cette atmosphère de malaise, dont on s'est plaint de toutes parts. (Réd.)

leur donner terreau, soins et arrosage convenables. Avons-nous un jardin, des corbeilles, des plate-bandes, et une rocaille, un vieux mur tout gris : M. Chouet nous apprendra à varier le décor, à obtenir des groupements harmonieux et des perspectives charmantes. Roses et roseraies ont l'honneur bien mérité d'un chapitre spécial. Si nous quittons le jardin pour parader au Corso fleuri qu'organise chaque année l'Association des Intérêts de Genève, nous aurons bon besoin des conseils de M. Chouet pour décorer notre vélo ou notre auto, et décrocher des prix. Que tous ceux dont le cœur est réjoui délicieusement par la grâce des fleurs achètent la petite brochure savante, enthousiaste et candide.

JEANNE VUILLIOMENET.

beaucoup joui de loger chez des familles qui nous avaient invitées, dont la cordialité nous créait une atmosphère véritablement familiale, quand bien même nous changions de logement chaque soir.

Si, de la sorte, nous ne perdions jamais le sentiment d'être à l'étranger, la presse, elle aussi, a bien contribué à l'entretenir. Jamais nous n'avons été bien traitées par elles. Les comptes-rendus des séances étaient superficiels ; ce qui nous paraissait important était à peine mentionné, et d'autres détails sensationnellement exagérés, alors que le leit-motiv de ces articles semblait toujours celui-ci : « Comprenez bien que vous ne venez pas ici nous donner des leçons : nous savons ce que nous avons à faire. » Cette note un peu pénible se manifesta aussi dans un concert, durant lequel nous devions entendre, comme attraction principale, des chants nègres accompagnés de danses. Au lieu de nègres, nous avons vu apparaître une dame, qui nous a annoncé qu'après qu'elle ait dirigé durant trois mois les répétitions des chanteurs, ceux-ci refusaient maintenant de se produire parce que dans la salle on avait interdit aux noirs de s'asseoir parmi les blancs. Et nous en restons là.

Une discussion des plus désagréables s'est également déroulée dans la presse relativement aux frais que la réception du C. I. F. devait avoir occasionnés aux femmes américaines. À lire ces articles, on aurait pu croire que les Américaines avaient payé le voyage de chaque déléguée : en réalité elles avaient contribué, pour chaque pays, aux frais de voyage d'une déléguée pour 400 dollars, ce qui ne représentait pas même les frais de paquebot pour toutes. Et cependant, nombre de pays, même les plus éloignés comme l'Australie et l'Afrique du Sud, s'étaient efforcés d'envoyer des délégations nombreuses. L'énergique présidente du C. N. F. de Norvège, Fru Kjelsberg avait amené avec elle dix-huit déléguées.

Les manifestations publiques.

Presque chaque jour, nous étions invitées à un thé, auquel se pressait une foule considérable. Vous serrez la main à une dame inconnue qui vous sourit, vous vous faufilez tant bien que mal jusqu'à une table où l'on sert du thé et du café, et où, si vous avez la chance de ne pas arriver trop tard, vous trouvez du sucre et des sandwiches, et vous partez bien vite par une autre porte. La principale réception a été celle offerte par le Président Coolidge, à qui nous serrons la main droite, tandis qu'à côté de lui son aimable femme trouve quelque chose à dire à chacune en souriant. Après le thé, nous nous dispersons dans les jardins de la Maison Blanche. Mrs. Hoover, elle aussi, a reçu les déléguées.

Les soirées ont été occupées par de grandes assemblées. Le premier soir est consacré aux saluts de chaque pays, chaque présidente faisant flotter derrière elle son drapeau national, qui, le lendemain, dans la salle, indiquera aux déléguées où elles doivent s'asseoir. La seconde soirée publique est celle des discours de trois minutes, durant lesquelles chaque présidente doit résumer l'activité de son Conseil — ce qui est plutôt difficile ! Mais le public tient bon jusqu'après minuit. Les autres séances publiques donnent l'occasion d'entendre des femmes connues de différents pays, occasion que l'on saisit volontiers en Amérique. Un autre soir, nous avons assisté à la représentation d'un brillant « pageant » de la Paix et de la Guerre. Enfin, un grand banquet final réunit toutes les déléguées, dans lequel les discours ont abondé, dépassant un peu la mesure dans leurs éloges. « Partir, c'est mourir un peu », a dit une des oratrices : eh bien ! cette mort-là ne nous déplaît pas !

Elisabeth ZELLWEGER